

LE FIGARO

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

J. F. MORISSETTE, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE

LE FIGARO

Journal Hebdomadaire Illustré

ABONNEMENT

Un an..... 50 cts.
Six mois..... 25 cts.

ANNONCES

Les annonces sont insérées au plus bas prix possible.

J. F. MORISSETTE,
Rédacteur-Propriétaire.

A NOS LECTEURS.

LE FIGARO sera un journal mi-sérieux, mi-badin. Il ne s'occupera pas de politique, se contentant d'amuser autant que possible, ses lecteurs qui ne manqueront pas d'être nombreux.

Notre journal paraîtra le samedi et se vendra dans tous les dépôts de journaux, à raison d'un centin le numéro.

On peut s'abonner pour six mois ou pour un an.

Toute personne qui paiera six mois ou un an d'abonnement d'avance, recevra les livraisons parues du roman canadien *l'Assassin*.

Nous adressons le présent numéro à un certain nombre de personnes que nous croyons disposées à nous encourager. Nous continuerons l'envoi de notre journal à celles qui nous auront fait parvenir 25 cts ou 50 cts, en timbres poste ou en argent, en paiement de six mois ou d'un an d'abonnement.

Toute communication doit être adressée au rédacteur-propiétaire du *Figaro*.

UNE LETTRE TAPÉE.

La lettre suivante a été adressée à une jeune fille qui travaille dans une fabrique de chaussures, de cette ville, par son amoureux.

Ma chair tite poul,

Ge mais la min a la plum poure te fère açavoire de met nouvel com ge tavès di que ge fères la dergnier foi que ge té vu oh jaredin Vigé la ousqui yavès de la music et quon se promenet sou les abra bra desous bra deçu a tra verre bin du mond et que tu disets que tu mémet bin gros et que moy je te repondait en praisant ton tit bra su mon tit queur qui ce débatès bin for a fors que je témès et can sorten du jaredin Vigé ge té anbracés su lebèque et que tu créçais que le polissemane nou zavès vu. Mes non ma chair tite poul que perçone nou za vu et que ge té anbracé ancor cheu vous ent lais deuses portent et que tavès trouver sa trop souvan. Gespaire bin que tu repondra ah ma precentes eh que tu me dirat que tu mêmes bin gro com moé je tème bin gro ma chaire tite poule à moé tou sel.

JAN FRELUCHET.

Nous donnerons la réponse de la jeune fille, dans notre prochain numéro.

Un marchand de la rue Notre-Dame annonçait l'autre jour, des *chemises pour les femmes brodées*. Voilà une annonce qui ne manquera pas d'avoir son effet, en temps de picotte, comme nous sommes.

LES MAUVAIS CATHOLIQUES DU CANADA.

M. Tarte a envoyé la lettre suivante à Son Eminence le cardinal Pietrocassi pour se plaindre des mauvais catholiques du Canada. Cette lettre parle d'elle même et n'a pas besoin de commentaire.

Carum meum Cardinalem,

Ego metto manum at plumam, pro scrivare tibi sub catholicos Canadensis, qui non voulet acceptare me pro bonum catholicum et non voulet considerare me pro papum Canadensis.

Castorum nostrorum sunt sine poilibus et donnet nos multos troulibus. Non possum conduire eos in droitum cheminem et sum obligatus cum tuum consentementum, excommunicare eos.

Castorum accusant me habere fouillare in aqueducam affairam, cum caribus meis Charlilus Langelier, Ernestus Pacaud, et multos autribus.

Amo faire argentam ut obtiennet independanciam, sub affairas financieras.

Habeo semper agirare honnetementum in affairibus politiquis. Sum homo exempló in religionem.

Habeo presentare et gardare in journalem meum, bonum Savary qui cum femmem Lamy causant multos scandalos.

Habeo facere multos autribus factis, qui meritet benedictionem tuam.

Scrivabo tibi de novó in couplas seinainas.

Datum in asilam meam, pa-

roissiam Valcartierem, sub
tombam mei parvi torroti.

2 Juilletis, A. D. 1885.

JOSEPHUS ISRAEL TARTE.

Nous donnerons la réponse
du cardinal Pietrocassi, la se-
maine prochaine.

MATIÈRES EXPLOSIBLES

“ Ce n'est une douceur sans
pareille, mon incomparable
fiancée, de penser que dans
moins d'une semaine, je serai
de retour auprès de vous.
Outre le plaisir de vous con-
templer, Ellen, dans le gra-
cieux ensemble de votre per-
sonne, j'éprouverai un con-
tamment infini à ne plus
vivre chez ce petit peuple
prétentieux et inhabile à la
cuisson du roast-beef qu'on
appelle Français. Outre qu'il
n'entend rien à la cuisine, il
choque à tout propos la pu-
deur de nos consciences par
la légèreté de ses propos et
l'inconvenance de ses plaisan-
teries. Enfin ! Huit jours !
Huit jours encore, et j'aurai
quitté cet enfer parisien. Je
vous en rapporte quelques
bibelots sans valeur et d'une
futilité extrême, mais que ces
Iroquois de l'Europe occiden-
tale excellent à fabriquer. Em-
brassez pour moi, mon exquise
future, vos bons parents et
donnez un petit morceau de
sucre à votre chien Bill. Je
baise avec respect votre petite
main gantée de coton écriu.

“ Votre fiancé respectueux,

“ JOHN PETERFIELD.”

Quand Miss Ellen reçut ce
billet daté de Paris, elle l'ap-
porta, comme il sied à une
fille sage, à son vertueux père.
La lettre de John Peterfield
fut trouvée fort sensée et
pleine de bons sentiments.

—Je vois avec joie, dit le
révérend Ouweston, que mon
gendre n'aura rien pris là-

bas de cette fausse gaieté fran-
çaise qui ne convient jamais à
un gentleman accompli.

Seule Ellen fit une petite
grimace imperceptible. Elle
n'eût pas été fâchée, au fond,
que son fiancé eût perdu, par
delà la Manche, un peu de
son insupportable correction.

*** Enfin, John Peterfield
foulait le carreau d'une gare
anglaise ! Outre sa menue
monnaie qu'il portait en ban-
doulière dans un sac de cuir,
il gardait encore avec lui une
façon de petite valise conte-
nant les présents qu'il avait
promis à miss Ouweston, et
qu'il tenait à lui apporter in-
tacts. Grande bousculade au
départ. Notre gentleman, pour
acheter un journal, posa un
instant le précieux objet sur
un banc. Puis on siffla, et la
presse se rua des guichets sur
la voie. Plus une minute à
perdre ! Notre Peterfield reprit
nerveusement son colis et se
mit à courir vers un wagon.
Il installa dans un filet sa
petite valise en face de lui et
se prit à souffler, pendant que
la locomotive, haletante aussi,
s'ébranlait sur les rails. Alors
il fit un : ouf ! de délivrance.
Il était certain d'arriver main-
tenant !

Cependant, il sentait une
inquiétude vague. Il lui avait
semblé — un rêve certaine-
ment ! — que, dans le brou-
haha, un autre voyageur avait
substitué son sac de nuit au
sien, pendant le court instant
qu'il avait abandonné celui-ci
pour payer un numéro du
Times. Il se leva, pour dis-
siper son doute absurde. Non !
C'était bien sa valise ! — Il
prit dans sa poche une clef
pour l'ouvrir. Allons... bon !
C'était une autre serrure bien
autrement compliquée que la
sienne. Il n'avait pas du tout
rêvé ! Ce colis ressemblait
infinitement au sien, mais n'é-
tait pas son colis. Maintenant

la silhouette du voyageur lui
revenait tout à fait en mé-
moire. C'était un désastreux
accident. Mais peut-être, sans
doute même, l'auteur de la
méprise était dans le train. A
la première station, John in-
vita les agents à faire des re-
cherches dans les voitures. A
la seconde, il déposa une
plainte en règle entre les
mains du chef de gare.

Puis, harassé, furieux, il
voulut tenter de s'endormir
un peu. Mais un cauchemar
vint troubler son sommeil.
Cet homme qui avait laissé ce
sac à la place du sien avait
un air singulier, une mine ré-
barbative, des allures mysté-
rieuses. Que pouvait contenir
cette valise si soigneusement
fermée. Peterfield eut un fris-
son terrible dans le dos. Par-
bleu ! c'était clair, un conspi-
rateur irlandais, un fenian qui,
traqué, avait su dérober à la
police un engin de destruction.
Cette valise ne pouvait con-
tenir que de la dynamite !
Chaque cahot de la voiture
pouvait la faire éclater ! Mais
que faire ? S'avouer le détec-
teur d'un pareil colis ! Impos-
sible ! Un seul parti était à
prendre. Descendre à la pre-
mière ville et l'oublier soi-
gneusement dans le filet.

Donc, notre homme descen-
dit précipitamment quand il
le put. Mais il y a toujours
dans les voitures des per-
sonnes trop complaisantes.

—Monsieur ! monsieur ! lui
cria un voisin de wagon, vous
oubliez votre valise !

Et l'animal lui tendait par
la portière le colis volontaie-
ment oublié.

—Mon Dieu, s'il allait le
lâcher ? pensa notre ami. Le
train entier sauterait et moi
aussi.

Il tint donc l'objet en mau-
gréant, mais avec une pré-
caution extrême. Mais ses hé-
sitations n'avaient pas été

sans être remarquées par un policeman qui commença à le filer avec une conscience infinie, discrètement, mais sans le perdre de vue un instant.

*** Que faire de la malencontreuse valise ? La poser tout simplement dans un carrefour et s'enfuir. Mais, chaque fois que John Peterfield allait mettre ce projet si simple en apparence, à exécution, il entendait des pas derrière lui... ceux du policeman parbleu !

Un trait de génie lui traversa le cerveau. Ce fut au moins l'impression modeste qu'il eut de l'idée qui lui était venue en tête, en attendant mieux.

John Peterfield guigna une maison de belle apparence bourgeoise dont la servante était en train d'ouvrir les volets. Il s'approcha gracieusement d'elle :

— Mon enfant, lui dit-il avec volubilité, voilà un paquet très pressé qu'on m'a remis pour Sir Holwey.

Et il se prépara à jouer des jambes, ayant pu glisser la valise aux mains de l'innocence. Mais celle-ci se mit à crier comme un chien dont on écrase la patte.

— Milord ! Milord ! Milord ! Ce n'est pas ici que demeure sir Holwey !

Et elle agitait désespérément la valise par la fenêtre.

John aperçut le regard inquiet du policeman qui, arrêté à un angle, l'observait décidément. Sa fuite eût été une action absolument louche pour la police. Il se résigna, exaspéré au fond, et, revenant sur ses pas, il reprit le maudit colis, en souriant de son mieux et en disant :

— Désolé, mon enfant, de m'être trompé d'adresse.

Et il pensa, en lui-même : Allons ! j'irai comme ça jusqu'au bout, et c'est seulement chez mon futur beau-père que

je ferai précipiter dans l'eau cette explosive machine.

Ceci dit, il reprit le train, toujours suivi du policeman qui avait eu cependant le temps de télégraphier à son supérieur hiérarchique : *Suivi individu dont démarches louches. Certainement le voleur du sac de nuit réclamé.*

Le malheureux Peterfield devenait la victime de sa propre plainte !

*** Miss Ellen rougit pudiquement en le voyant entrer. Sir Ouweston lui ouvrit tous grands ses maigres bras.

— Sur mon cœur, mon gendre ! s'écria le révérend.

John Peterfield tenait toujours sa valise en l'écartant le mieux possible de ses flancs, tant il avait peur qu'elle reçut quelque choc mortel. L'excellent Ouweston s'avança vers lui pour l'en débarrasser.

— Vos gracieux présents, mon fiancé ? demanda miss Ellen en s'avançant aussi.

— N'y touchez pas ! n'y touchez pas ? s'écria le malheureux Peterfield.

Ajoutons que le policeman qui l'avait filé avait renoncé à son enquête en le voyant si bien accueilli chez l'homme le plus considéré de la ville.

— Dynamite ! matière explosive ! poursuivit le malheureux d'une voix plaintive. Mais déjà le révérend Ouweston avait fait sauter la serrure du colis.

Une pluie de gros haricots de Soissons (espèce de fèves) s'échappait en battant le parquet comme une averse.

— Matière explosive ! continuait John Peterfield.

Son futur beau-père l'enveloppa d'un regard plein de mépris.

— Horreur ! s'écria miss Ellen en ramenant ses mains blanches sur son visage.

— Voilà une plaisanterie française d'un goût détestable,

continua sir Ouweston, et il montra la porte au malheureux amoureux d'un geste qui ne souffrait ni résistance, ni réplique.

Le voleur du sac de nuit y avait substitué un autre sac plein de n'importe quoi du premier légume sec venu et suffisamment économique.

Ainsi manqua le mariage du sympathique John Peterfield.

ARMAND SILVESTRE.

A BATONS ROMPUS.

— Le peintre M... , qui attendait un ami au café, occupait son temps à dessiner un baby placé à côté de lui.

— Tu m'attendais ? fit l'ami en arrivant.

— Je crois bien, répondit M... voilà plus d'un quart d'heure que je croque le marmot.

Un nommé Richardson qui joue au juge, au Nord-Ouest, a acquitté Jackson secrétaire de Riel, sous prétexte qu'il était fou, mais il a refusé d'admettre la folie de Riel.

C'est un mauvais compliment que le Richardson en question fait aux gens de la *race supérieure*, puisqu'il nous laisse croire qu'on ne trouve des fous que chez les anglais.

Un ivrogne s'affaisse devant la boutique d'un opticien.

Alors, regardant le thermomètre qui se trouve à la devanture :

— C'est drôle. Dire que c'est l'alcool qui le fait marcher, lui !

Dialogue de famille :

— Dis-moi, papa, qu'est-ce que ça veut dire : les fils des Croisés ? ...

— Mon fils, répond Guibol-

lard, on a l'habitude de désigner par cette expression ceux dont les ancêtres se sont battus autrefois contre la Porte.

Un ami de la *Patrie* faisait connaître à un Anglais que les rédacteurs canadiens avaient abandonné la feuille à M. Beaugrand.

—Oui, répond notre Anglais, c'est les Canadiens pas aimé M. Beaugrand, et c'est *Save all from de rédaction.*

Amour rétrospectif :

—Quand je me suis marié, j'aimais tellement ma femme qu'il me semblait que je l'aurais mangée toute vive.

—Et maintenant ?

—Oh ! maintenant (avec férocité), je regrette de ne pas l'avoir fait.

M. Beaugrand s'avise parfois de faire de l'esprit. L'autre jour il rencontre un individu possesseur d'une longue barbe.

—Vous devez être un castor, lui demande M. Beaugrand, avec son sourire qu'on lui connaît.

—Pourquoi ?

—Parce que Castor et Polux (M. Beaugrand voulait dire castor est poilu).

Est-il fort un peu.

M. Prudhomme, à la distribution des prix, est chargé de couronner le lauréat du concours d'histoire.

—Elève Duerochet, lui dit-il, jusqu'à présent, c'étaient les palmiers qui produisaient des dattes ; nous voyons, aujourd'hui, la science des dates faire croître des palmes sur votre jeune front !

—Un grincheux, étant à Montréal pour la première fois, prend place à une table du restaurant Rabat. Pendant

qu'il procède méthodiquement à son installation, le garçon lui débite machinalement la kyrielle :

—Melon, andouille, tête de veau, pieds de cochon, maquereau...

Le monsieur grincheux, se levant furibond :

—Ah ça ! triple insolent, est-ce que vous croyez qu'on vient de Ste Rose pour se faire insulter ?

Dans le concert unanime de protestations contre la conduite de maître Richardson, dans le procès de Riel, il fallait une note discordante. Elle nous est donnée par une *bombarbe* de Joliette connue sous le nom de l'*Observateur* :

“ Dans tous les cas, fou ou non, c'est certainement un être dangereux qu'il est prudent de réduire à l'impuissance.”

Et dire que c'est un de nos enfants qui parle ainsi.

Il aurait bien dû crever comme les autres.

Le petit Georges apprend le violon depuis six mois. Sa mère, enthousiasmée de son précoce talent, lui fait jouer un morceau devant quelques invités.

L'enfant, qui se prend au sérieux, s'exécute avec force grimaces.

—Hein ! s'écrie la mère, il aura du son !

—C'est pour cela qu'il fait l'âne, murmure quelqu'un.

LE FRATRICIDE

ROMAN CANADIEN

Par J. F. MORISSETTE.

Un volume de 200 pages, prix 25 cts. Envoyé franco par la poste, sur réception du prix. S'adresser à

J. F. MORISSETTE.

Réd.-Pro., du “*Figaro*.”

MONTRÉAL,

DEMANDEZ

LES TROIS PREMIÈRES LIVRAISONS DE

— L'ASSASSINI ! —

EN VENTE PARTOUT.